

KEN LIU



JARDINS
DE POUSSIÈRE





Ken Liu

Jardins de poussière

Ouvrage proposé par Ellen Herzfeld & Dominique Martel
traduit par Pierre-Paul Durastanti

coédition
le Béliar' & Quarante-Deux



Déjà paru dans
la collection « Quarante-Deux »

- *Axiomatique*, Greg Egan, 2006, réédition Livre de Poche, 2009
- *Radieux*, Greg Egan, 2007, réédition Livre de Poche, 2011
- *Océanique*, Greg Egan, 2009, Grand Prix de l'Imaginaire 2010, réédition Livre de Poche, 2012
- *La Ménagerie de papier*, Ken Liu, 2015, Grand Prix de l'Imaginaire 2016, réédition Folio SF, 2017
- *Au-delà du gouffre*, Peter Watts, le Béliat', 2016
- *Danses aériennes*, Nancy Kress, 2017, Grand Prix de l'Imaginaire 2018, réédition J'ai Lu, 2019

Si vous voulez être tenu au courant de nos publications,
écrire aux auteurs, illustrateurs, ou recevoir
un bon de commande complet :

Le Béliat'
50, rue du Clos
77670 Saint-Mammès
France

ou

www.belial.fr

[venez discuter avec nous sur forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

© 2011, 2012, 2013, 2014, 2016, 2017 & 2018 Ken Liu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre-Paul Durastanti

© 2019, le Béliat' (Saint-Mammès) & Quarante-Deux (Aulnay-sous-bois)
pour la présente coédition

Illustration de couverture © 2019, Aurélien Police

Collection « Quarante-Deux » dirigée par Ellen Herzfeld & Dominique Martel

- *Le Jardin de poussière* (2014, inédit)
- *La Fille cachée* (2017, inédit)
- *Bonne chasse* (2012, inédit)
- *Rester* (2011, inédit)
- *Ailleurs, très loin de là, de vastes troupeaux de rennes* (2011, inédit)
- *Souvenirs de ma mère* (2012, *Bifrost* n°91, le Béliâl', 2018)
- *Le Fardeau* (2012, *Bifrost* n°85, le Béliâl', 2017)
- *Nul ne possède les cieux* (2014, inédit)
- *Long-courrier* (2014, *Galaxies NS* n°36, 2015, traduction inédite)
- *Nœuds* (2011, *Galaxies NS* n°61, 2019, traduction inédite)
- *Sauver la face* (2011, inédit)
- *Une brève histoire du Tunnel transpacifique* (2013, *Bifrost* n°83, le Béliâl', 2016)
- *Jours fantômes* (2013, inédit)
- *Ce qu'on attend d'un organisateur de mariage* (2014, inédit)
- *Messages du Berceau :
L'ermite – Quarante-huit heures dans la mer du Massachusetts* (2014, inédit)
- *Empathie byzantine* (2018, inédit)
- *Dolly, la poupée jolie* (2013, inédit)
- *Animaux exotiques* (2012, inédit)
- *Vrais visages* (2012, inédit)
- *Moments privilégiés* (2018, inédit)
- *Rapport d'effet à cause* (2013, inédit)
- *Imagier de cognition comparative pour lecteur avancé* (2016, inédit)
- *La Dernière semence* (2011, inédit)
- *Sept anniversaires* (2016, *Hors-série 2018, Une heure-lumière*, le Béliâl', 2018)
- *Printemps cosmique* (2018, inédit)

Sommaire

Avant-propos, par Ken Liu	7
Le Jardin de poussière	12
La Fille cachée	22
Bonne chasse	52
Rester	76
Ailleurs, très loin de là, de vastes troupeaux de rennes	94
Souvenirs de ma mère	108
Le Fardeau	114
Nul ne possède les cieux	134
Long-courrier	162
Nœuds	184
Sauver la face	202
Une brève histoire du Tunnel transpacifique	218
Jours fantômes	238
Ce qu'on attend d'un organisateur de mariage	266
Messages du Berceau :	
L'ermite – Quarante-huit heures dans la mer du Massachusetts	270
Empathie byzantine	290
Dolly, la poupée jolie	330
Animaux exotiques	336
Vrais visages	360
Moments privilégiés	378
Rapport d'effet à cause	406
Imagier de cognition comparative pour lecteur avancé	412
La Dernière semence	428
Sept anniversaires	434
Printemps cosmique	456
Bibliographie de Ken Liu, par Alain Sprauel	466

Avant-propos

VOICI MON deuxième recueil en français. J'ai encore un peu de mal à y croire.

Quand j'ai débuté comme écrivain il y a une vingtaine d'années, je rêvais de publier un ou deux textes dans des revues que je pourrais garder afin de les montrer à mes amis et ma famille. Si on m'avait dit qu'un jour je disposerais d'une quantité de nouvelles suffisante pour assembler un vrai livre en anglais, sans parler de deux, qui plus est dans la langue de Jules Verne et de Jean-Paul Sartre, j'aurais pris cette prédiction pour une très mauvaise blague. Et pourtant, nous y sommes.

J'ai connu une chance incroyable au long de ma carrière. Sans cesse, alors qu'on présentait mon travail à de nouveaux lecteurs dans divers pays, des fans et des collègues se sont faits mes champions. Je ne remercierai jamais assez les éditions du Béliat', soit Erwann Perchoc et Olivier Girard ; mes directeurs d'ouvrage, Ellen Herzfeld et Dominique Martel ; et, surtout, mon traducteur, Pierre-Paul Durastanti. Sans eux, je ne saurais partager mes textes avec les lecteurs français. L'écriture peut se révéler un labeur solitaire, mais avec de tels amis et collègues, il me semble appartenir à une communauté qu'unit le même but : exprimer notre humanité par le biais d'histoires.

Quelques mots sur le sommaire s'imposent sans doute. Comme ce sont Ellen et Dominique qui ont effectué le choix et déterminé l'ordre des textes, j'ai été d'abord surpris, puis enchanté. L'auteur a son idée de la méta-narration globale de ses récits, et constater que les responsables d'un recueil proposent une nouvelle manière d'organiser et de concevoir son

travail peut procurer une expérience bizarre, comme quand on découvre un portrait de soi réalisé par un peintre. On voit révélés des détails oubliés, soulignées des tendances non détectées.

Ce recueil ne respecte aucune chronologie (ni externe, par date de composition, ni interne, selon le cadre des textes), mais les récits se répartissent en sections thématiques. Si je ne prétends en rien avoir déchiffré le principe d'organisation dont mes responsables éditoriaux ont usé, je me sens poussé comme conteur à suivre au fil des textes les méandres de ma carrière, de mes obsessions, de mes espoirs.

On commence par « Le Jardin de poussière », nouvelle très brève sur le sujet le plus grandiose de toute la SF : l'océan illimité du cosmos, où les étoiles ne sont que des points de lumière et où la vie peut paraître plus insignifiante qu'un grain de poussière. Mais comme je n'aime guère me laisser circonscrire par les étiquettes de genre, le recueil vire aussitôt pour proposer deux textes à peine classables dans la science-fiction : « La Fille cachée » et « Bonne chasse » se servent des tropes de la *fantasy* pour raconter des histoires qui traitent du changement et de l'adaptation.

Les trois suivants relèvent du drame familial, sans doute mon type de récit préféré (et un thème qui me tient à cœur depuis que ma femme et moi avons accueilli nos deux filles). « Rester » et « Ailleurs, très loin de là, de vastes troupeaux de rennes » se situent dans le même univers, offrant un regard sur l'avant/après de la transition apocalyptique de notre espèce vers une existence post-humaine, tandis que « Souvenirs de ma mère » est une expérience de pensée sur des parents capables d'observer l'existence entière de leurs enfants grâce à la magie de la technologie. Mais malgré des cadres très différents, le cœur de ces histoires reste identique — le lien entre parents et enfants, le chaînon fondamental entre les générations humaines.

Vient ensuite un groupe de nouvelles (de « Le Fardeau » à « Une brève histoire du tunnel transpacifique ») qui prend pour thème dominant le poids de l'histoire. On peut bien sûr concevoir celle-ci comme la version augmentée des drames familiaux

qui apparaissent plus tôt dans le recueil. Que les personnages de ces récits déterrent (parfois au sens littéral) un passé imaginaire, existent dans une réalité uchronique ou combattent les injustices de notre histoire, ils partagent une même croyance : la connaissance de l'ancien temps donne la clé qui permet d'avancer en confiance vers l'avenir.

« Jours fantômes », situé au point médian exact du livre, sert de résumé thématique à sa première moitié. Composé sous la forme de trois contes liés, ce récit explore la relation entre l'individu et la famille, la nation, le genre humain — allant des injustices de l'histoire coloniale jusqu'à un futur ambivalent parmi les étoiles.

Après l'intermède comique de « Ce qu'on attend d'un organisateur de mariage », la seconde moitié comprend de la vraie science-fiction qui traite surtout de l'impact du progrès technologique en accélération constante. Changement climatique, cryptomonnaie, réalité virtuelle, génie génétique — l'amour, l'éducation, la politique, la guerre, l'individu vont tous se trouver modifiés en permanence. Je n'écris pas sur le mode du futurisme, car j'estime que prédire l'avenir est un jeu voué à l'échec ; à la place, j'offre des possibilités, des expériences de pensée pour explorer les limites de nos systèmes éthiques et moraux, et leur résilience face à des changements cataclysmiques.

« Imagier de cognition comparative pour lecteur avancé » entame la dernière partie du recueil, laquelle renoue avec le thème initial : l'espace infini. Il s'agit sans nul doute du trope science-fictionnel le plus ancien, le plus rebattu, mais il n'y a aucune limite au nombre d'histoires qu'on peut raconter en y recourant. Vers la fin du livre, les narrateurs ne sont plus humains — peut-être sont-ils même post-humains —, et pourtant j'espère que l'humanité de leurs actions poussera néanmoins les lecteurs à faire le rêve le plus magnifique de notre espèce : fusionner avec la création divine.

Le récit bref, contrairement au roman, ne saurait explorer en profondeur l'univers fictif qu'il évoque — une limite et une liberté. Bien que je sois désormais plutôt romancier, je continue

d'apprécier les possibilités offertes par la forme courte, où l'imagination des lecteurs joue un très grand rôle. La place manquant pour une création d'univers détaillée, la nouvelle doit s'appuyer, plus encore que le roman, sur une « invocation d'univers » (une expression de Jo Walton) pour inviter les lecteurs à collaborer avec l'auteur sur la création, à combler les vides, à texturer l'ébauche. C'est un médium plus participatif et je remercie tous ceux qui acceptent de se tenir près de moi pour, ensemble, tirer du néant de nouveaux mondes.

Ken Liu,
19 février 2019

Le Jardin de poussière

ABORD DU *Sabira*, il y a six cents pionniers aux talents divers — aéroponie, astrobiologie, exogéologie, intelligence artificielle, dynamique de groupe, micro- et macro-ingénierie — tous nécessaires pour qu'une colonie prospère sur un monde nouveau.

Enfin, presque tous nécessaires, disons.

Je suis la première qu'on a réveillée.

Suspendue à des dizaines de mètres en l'air sur des pieds segmentés massifs, la salle d'hibernation m'évoque un œil sous dôme vitré au centre d'une araignée géante, voire une perle maintenue au sommet d'un diadème en filigrane.

Décrirait-on mes pensées comme décoratives et frivoles ?

Je lève les yeux vers le ciel derrière la vitre ; des cristaux de glace percutent le dôme, telles des particules ionisées dans une chambre à bulles, s'étalent, fondent, disparaissent.

« De l'azote, déclare l'ordinateur dont l'objectif suit mon regard. L'atterrissage a vaporisé un peu de glace qui regèle sous forme de neige. »

Tout en absorbant l'information, je m'efforce de dénouer mes muscles engourdis par l'hibernation. « Aucune planète habitable ? » Il n'y a jamais la moindre garantie de trouver une écosphère autour d'une étoile.

« Nous sommes posés dessus. »

L'ordinateur parle d'une voix calme. Utile. Inutile.

Je lève le bras et désigne la neige de carbone. L'objectif pivote vers le haut, puis vers le bas.

« C'est l'hiver. »

Je passe en revue des écrans remplis de nombres et de graphiques. Avant le lancement, j'ai créé moi-même ces modèles. Il y a une beauté souvent inappréciée à présenter des données. L'information, c'est de l'entropie, comme Claude Shannon l'a

découvert. C'est l'équilibre de l'ordre et du désordre qui suscite le plaisir esthétique. Un excès d'ordre, et les données sont ennuyeuses ; de désordre, et elles sont inintelligibles.

Le reste de l'équipage m'a considérée avec pitié tandis que je passais des heures sur ces modèles. *Regardez-la : elle essaie de passer pour efficace.*

Le flot de données bien tempérées m'apaise. Ce monde possède une orbite aussi longue qu'excentrique ; il met près de treize années terrestres pour l'accomplir. Il en passe douze hors de la zone habitable, trop froid pour accueillir la vie. Vient ensuite un bref été, période de soleil, de chaleur, d'océans liquides, d'air respirable.

Je crois comprendre notre situation.

« Je veux baptiser la planète.

– C'est votre droit de première personne réveillée », dit l'ordinateur. Je dois m'imaginer son haussement d'épaules virtuel.

« Cigale.

– Enregistré. » Il évite de discuter avec moi les visions de colons enfouis douze années sur treize. Il se garde de noter le symbolisme de la réincarnation. L'étiquette suffit. Toute autre association dans ma tête n'est qu'entropie. Frivolité.

« L'été ne commencera que dans une année terrestre ou presque. Pourquoi m'avoir réveillée si tôt ? »

Il affiche de nouveaux graphiques, de nouvelles données à l'écran. Je constate que je me suis méprise sur la situation.

L'atterrissage a été plus rude que prévu ; il a fallu larguer les réacteurs à fusion endommagés. Le vaisseau fonctionne sur des batteries chargées par cellules photovoltaïques : des ailes de verre qui captent la lueur ténue du soleil lointain et la convertissent en courant électrique.

« Les panneaux servent de système de secours, ajoute-t-il. Et les ingénieurs n'ont pas prévu les effets de la poussière. »

Une couche de régolithe pulvérisé recouvre la surface de Cigale. À mesure que la planète se rapproche du soleil, cette poussière se charge d'électricité et s'élève. Tapissant tout, y

compris les cellules photovoltaïques, elle bloque la lumière qui alimente le vaisseau, qui nous maintient en vie.

« Tu m'as réveillée pour nettoyer les panneaux.

– C'est plus que de l'entretien. L'activité extravéhiculaire vous exposera aux radiations, aux impacts de météorites. Et je ne saurais prévoir ce que la poussière va vous faire.

– Voilà qui me rassure. Tu sais motiver tes troupes, toi. »

L'ordinateur affiche un surcroît de données présentées avec élégance afin de m'expliquer en quoi je conviens pour ce boulot.

Je m'épargne la peine d'étudier les graphiques. Pourquoi me choisir ? Parce qu'on peut se passer de moi.

Nettoyer les panneaux prend des heures. Et surtout, il n'y a pas plus ennuyeux.

Si le *Sarira* évoque un insecte métallique géant aux pattes longues, les panneaux solaires sont ses ailes singulières qui irradient de la salle d'hibernation — mais on pourrait aussi les comparer aux pétales d'une fleur de lotus, disposés en cercles concentriques afin de recueillir la lumière de l'astre sous tous les angles.

Le soleil lointain n'est pas encore un disque, à peine une étoile plus brillante que les autres dans le ciel de velours, telle la perle fabuleuse qui donne son nom au vaisseau, la quintessence scintillante qui subsiste dans les cendres d'une vie sublimée en nirvana.

Pardonnez mon style ampoulé. C'est épuisant de graver ces panneaux massifs des heures durant, de les nettoyer avec soin pour révéler le verre lisse, et de savoir qu'on va devoir recommencer dès le lendemain. Ça laisse du temps pour réfléchir. Beaucoup de temps.

Le geste du dépoussiérage m'est familier. Chez moi, j'ai acquis une certaine notoriété comme glamouriste. Le fard à paupières et le rouge à lèvres des mannequins de mode dans les revues, que vous connaissez forcément ? Ces produits de maquillage poudreux sont mon invention.

Sur un panneau, la poudre renvoie un éclat arc-en-ciel qui varie selon l'éclairage et l'angle. Il paraît éthéré, surnaturel, mais, à la base, l'effet dépend de l'afflux de lumière, de la sculpture des voies d'information, des schémas d'entropie.

Les ailes du *Morpho rhetenor* paraissent bleues, mais, en zoomant, vous ne trouveriez aucun pigment de cette teinte dans les écailles du papillon revêtues de nanostructures de centaines de nanomètres dont les longueurs d'onde tutoient la lumière visible. Les photons dévient entre les couches que forment ces structures, affirmant leur nature ondulatoire, ce qui crée une interférence visuelle constructive et destructive, jusqu'à ce qu'un azur scintillant émerge de cet espace vide incolore.

Le papillon m'a offert mon modèle de travail. Extrudée d'une imprimante à la précision nanoscopique, la poudre de mon invention était de couleur neutre, mais une fois étalée sur la peau, ses couches piègeaient la lumière, suscitant des nuances chatoyantes indescriptibles. Les gens adoraient.

Le vice-président au marketing d'Ad Astra m'a contactée. « On a un poste disponible sur le *Sarira*. » Bien renseignés, ils avaient exhumé mes dissertations sur l'appel de l'espace, relevé mon appartenance au club de fuséologie, souligné ma dominante en ingénierie astronautique.

Avec délicatesse, ils omirent de relever que j'avais loupé mes examens et, bon gré mal gré, changé d'orientation faute de pouvoir suivre. La mort d'un rêve manque de beauté.

« Artiste de bord » est une position frivole, un hommage aux traditions (fictives) de l'ère de la marine à voile.

« L'exploration commerciale et l'implantation sur de nouveaux mondes exigent de l'argent public, dit-il. Voir un artiste dans une mission lui confère du... glamour.

– Comme une couche de gloss. »

Il accepta la comparaison.

En anglais, « glamour » vient de « grammaire », qui, au Moyen Âge, signifiait n'importe quel savoir, surtout dans le domaine de l'occultisme. Le glamour tient de la fascination, autrement

dit du charme, le sort que toute femme est censée jeter à un homme.

Voilà comment j'ai fini par embarquer sur le *Sarira*. Je ne suis qu'un sort creux jeté par une corporation, un accessoire de propagande censé, aux yeux du public blasé, conférer un cachet romantique à ces voyages où on compte le moindre gramme de masse.

Mais je me rappelle ces nuits d'été, il y a longtemps, où, au fond de mon jardin, je regardais dans un télescope dont j'avais moi-même poli les lentilles, pour voir une lumière dont le trajet avait duré des milliers d'années se résoudre en têtes d'épingle qui se convertiraient en pulsations électriques au contact de ma rétine et me feraient battre le cœur plus vite.

Ça doit peu différer du sentiment qu'a éprouvé Filippo Brunelleschi quand il a regardé par le sténopé au dos de son tableau et vu reflété dans un miroir l'éventail lumineux lui dévoilant les règles de la perspective.

Inventer une nouvelle façon de voir a représenté l'apogée de l'art et de la science.

Quelle différence avec l'époque actuelle où on réduit l'art à une fanfreluche qui habille le commerce, aussi dénuée de poids qu'une promesse en l'air !

Mais vivre son rêve a du bon, hein ? Même comme figurante jetable.

L'ordinateur veille sur ma santé sans arrêt. Le sas a beau tout nettoyer avec grand soin, la poussière s'insinue dans le vaisseau. Et dans mes poumons, ces membranes délicates où l'air et le sang se mélangent. Ma poitrine et ma gorge ne cessent de me picoter.

Je dois poser la question. « Quel danger réel est-ce que je cours ? »

Il me montre encore des écrans entiers de données et de graphiques. Je n'y entends rien. Même le langage médical ne saurait être traduit par mes modèles de présentation des informations.

L'ordinateur augmente les doses des divers médicaments que je dois prendre. « Par surcroît de précaution. »

Autour du vaisseau, il n'y a que de la neige épaisse : des couches d'hydrogène, d'oxygène et de dioxyde de carbone gélés. Pour combattre l'ennui, j'évite d'épousseter la poudre au bout d'un des panneaux solaires. À la place, je sculpte le matériau accumulé là, sur cet espace d'un petit mètre carré, en un jardin de poussière, de rocaille microscopique — un Stonehenge presque invisible, un Machu Picchu à l'échelle du nanomètre.

Je vois mal l'énergie générée par une section aussi réduite manquer au vaisseau. Or, j'ai besoin d'un tel exutoire non-fonctionnel pour rester saine d'esprit.

Cette poudre ne ressemble à aucun matériau que j'aie pu utiliser. Engendrées par la pulvérisation de la roche sous les impacts météoritiques au lieu de l'érosion, ses particules, coupantes, cristallines, s'insinuent dans les joints de la tenue spatiale, traversent les filtres, rayent le verre.

Je passe des heures à les observer au microscope : leurs formes fractales rappellent des faisceaux de couteaux, des diamants taillés, des bijoux d'une rare beauté. La lumière qui se reflète sur leurs surfaces évoque le scintillement de la neige sur une montagne. À les imaginer tranchant les tissus de mes poumons, j'éprouve quelque difficulté à empêcher ma main de trembler.

En fin de journée, sans exception, j'entretiens mon jardin. Chaque fois, une nouvelle couche poudreuse s'est déposée sur la création de la veille. Avec l'aide de microwaldos et de lunettes grossissantes, je sculpte des labyrinthes tortueux, des forêts denses de pyramides, une ville de flèches rococos et de stèles gothiques — le tout à l'échelle des corpuscules de lumière.

Ensuite je rétracte les lunettes du casque et je me redresse sur mon séant afin d'admirer mon travail. Dans la chiche lueur des étoiles et l'éclat grandissant du soleil lointain, mon œuvre chatoie de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Un peu de maquillage sur un monstre de verre et de métal, un début d'ordre imposé à la poussière.

*

La toux empire. La poudre me déchiquette les poumons ; on n'y pourra rien avant l'été, lorsque le reste de la colonie, dont le véritable médecin, sera réveillé. Si je ne tiens pas jusque là, l'ordinateur devra ranimer quelqu'un d'autre, le second individu le moins indispensable à la mission. Je ne laisserai derrière moi qu'un jardin de poussière, la version corrompue des reliques qui donnent leur nom à ce vaisseau.

« Vous excellez à la tâche », déclare l'ordinateur.

Il ne doit connaître aucun autre moyen de me reconforter.

« Merci. J'apprécie qu'on vous ait programmé pour dire à tout le monde que son travail importe, même s'il ne s'agit que de balayer la poussière.

– Non, je parle sérieusement. Surtout à l'extrémité distale du panneau numéro 8. »

À nouveau, des nombres et des graphiques s'affichent sur l'écran : production et consommation d'énergie, rendement photovoltaïque, tendances de la génération d'électricité.

L'ordinateur a raison : il y a un pic au niveau du numéro 8, l'emplacement de mon jardin de poussière.

« Si vous parvenez à reproduire ce niveau d'efficacité sur tous les panneaux, vous doublerez la production d'énergie », annonce-t-il.

Ça n'a aucun sens. La poudre *obscurcit* la lumière.

Les yeux fermés, j'imagine les photons rebondissant entre les particules de poussière. J'imagine leurs chemins sinueux le long du dédale de surfaces vives, les pièges, les impasses, les culs-de-sac, les chausse-trappes. J'imagine Cigale qui accomplit sa rotation sous les étoiles, modifiant l'angle des rayons du soleil sur les panneaux. J'imagine les couleurs, changeantes, chatoyantes.

Une nouvelle façon de voir.

Au coucher du soleil, je parachève ma sculpture. La massive fleur de lotus scintille et luit sous le ciel hivernal de Cigale,

À paraître aux éditions du **BÉLIAL'**

Poul ANDERSON :

Le Crépuscule de la Hanse
(*La Hanse galactique* T. 5), roman

Stephen BAXTER :

Diagrammes du vide, nouvelles

Jean BARET :

Mort™, roman

Robert Jackson BENNETT :

Vigilance, court roman

Michel DEMUTH :

Les Galaxiales, l'intégrale, nouvelles

Claude ECKEN :

Le Monde tous droits réservés (rééd. nouvelle couverture), nouvelles

Jack FINNEY :

Body Snatchers, roman

Daryl GREGORY :

Harrison Harrison, roman (édition illustrée par Nicolas Fructus)

Edmond HAMILTON :

Les Sept pierres de l'espace, Capitaine Futur T.5, roman

Caitlin R. KIERNAN :

Agents of Dreamland, court roman (titre provisoire)

Frédéric LANDRAGIN :

Comment parle un robot

Ian McDONALD :

Le Temps fut, court roman

Larry NIVEN & Jerry POURNELLE :

La Troisième main (titre provisoire),
La Paille dans l'Œil de Dieu T.2, roman

Ada PALMER :

Sept redditions, Terra Ignota T.2, roman

Tade THOMPSON :

La Survie de Molly Southbourne, court roman

Peter WATTS :

The Freeze-Frame Revolution, roman (titre provisoire)



ISBN Béal' : 978-2-84344-959-8
ISBN Quarante-Deux : 978-2-9510042-7-6

ISBN PDF : 978-2-84344-895-9
ISBN ePub : 978-2-84344-896-6

v1.0 – 07/11/2019

Cet ouvrage, le 289^e des éditions du Béal',
a été achevé de numériser en novembre 2019

Numérisé en France (sol-3)